Ami du Clergé du 28 octobre 1954

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — XLII. Jésus et les malades, 353.
Pour le 11 Novembre. — Fidélité à nos morts, 354.
Petits prônes sur les Commandements. — 6e et 9e Commandements : IV. Comment préserver et garder la chasteté ? 355.
Notes pastorales. — La spiritualité des laics, 356.

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XLII

JÉSUS ET LES MALADES

Si bien souvent la prospérité éloigne de Dieu, souvent aussi l'adversité ramène à lui ; c'est ce qui faisait dire à David dans un de ses psaumes : « Nous avons bon souvenir des années où nous avons souffert » (Ps. LXXXIX, 15). La maladie en particulier peut être une heure de grâce, et l'on a vu à Lourdes des malades demander non pas leur guérison mais seulement le courage nécessaire pour un perpétuel *fiat*.

I

Comment lire l'Evangile sans être frappé de l'infinie bonté de Jésus pour les malades et les infirmes ; les pages de ce petit livre sont toutes remplies de récits des guérisons miraculeuses, et souvent avec un luxe et une précision de détails qui nous aident à pénétrer même dans les sentiments du cœur de Jésus.

On le voit « ému de compassion » à la vue d'un lépreux qui vient se jeter à ses pieds et implore sa guérison (Marc., I, 41). Un jour, près de Jéricho, un aveugle apprenant que c'est Jésus qui passe, crie très fort : « Fils de David, ayez pitié de moi », et comme on essaie de le faire taire, Jésus s'informe, ordonne qu'on le lui amène, et le guérit (Marc, XLVI. 52).

Sourds, muets, paralytiques, aveugles, lépreux, ne font pas appel en vain à sa puissance et à sa bonté ; l'Evangile nous rapporte au moins trente-cinq guérisons miraculeuses racontées en détail. Non moins éloquents ces passages (il y en a plus de douze) qui parlent de guérisons globales en des termes comme ceux-ci : « en quelque lieu qu'il arrivât... on mettait les malades sur les places publiques et on le priait de le laisser toucher seulement la frange de son vêtement, et tous ceux qui pouvaient le toucher étaient guéris » (Marc, VI, 56). « De grandes troupes de gens s'approchèrent de lui, ayant avec eux des boiteux, des aveugles, des sourds-muets, des estropiés et beaucoup d'autres malades. Ils les mirent à ses pieds et il les guérit » (Mat., XV, 30). « Sur le soir, on lui présenta plusieurs démoniaques, et d'un mot il chassa les esprits et il guérit tous les malades, accomplissant ainsi cette parole du prophète Isaïe : il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies » (Mat., VIII, 16-17).

De sa prison Jean-Baptiste a envoyé des messagers à Jésus. « A ce moment même, Jésus guérit un grand nombre de personnes affligées par la maladie, les infirmités ou les esprits malins, et accorda la vue à plusieurs aveugles. Puis il répondit aux envoyés : rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent » (Luc, VII, 21-22).

C'était la réalisation d'une prophétie concernant le Sauveur promis et attendu ; Notre-Seigneur y fait appel pour établir qu'il est bien le Messie ; mais si cet accord avec les prophètes doit établir la conviction dans les esprits, une bonté si rayonnante et si efficace est de nature à lui gagner les cœurs ; et bien souvent à l'occasion d'une guérison corporelle c'est bien l'âme qu'il atteint pour lui pardonner ses péchés et la ramener dans le droit chemin.

II

Ne soyons pas étonnés par cette prédilection — le mot n'est pas trop fort — de Jésus pour les malades. S. Paul nous a appris que nous sommes les membres d'un même corps dont Jésus est la tête ; que nous devons nous aimer les uns les autres et nous aider. Dans la pratique, si un membre du corps humain est déficient, les autres s'ingénient à l'aider ou même à le suppléer, et l'on voit des mutilés arriver à gagner leur vie, à travailler, à réaliser des performances et des œuvres d'art.

Aux bien-portants donc de se pencher sur leurs frères souffrants avec sollicitude et dévouement, comme le bon Samaritain auprès du blessé de Jéricho. Jésus qui voulait nous donner l'exemple en toutes choses afin que nous n'ayons plus qu'à faire de même, a voulu le premier donner aux malades et infirmes avec le meilleur de son cœur une large part de son temps.

Mais il y a plus aussi. Tout baptisé est entré dans le mystère du Christ, il a été incorporé au Christ, il est devenu comme un prolongement de l'humanité du Christ. Or qu'a fait Jésus durant sa vie publique ? Il a prêché l'Evangile : il continue de le faire par la bouche des apôtres, par la voix de l'Eglise et de ses pontifes. Il a pratiqué la charité envers tous, passant en faisant le bien ; il poursuit cette œuvre par toutes les institutions charitables où se dévouent en son nom : religieux, religieuses hommes et femmes. Il a travaillé ; il inspire, soutient, anime les travailleurs de toutes professions.

Mais on peut bien dire que son œuvre principale a été la Rédemption, le salut du monde par la croix, par son immolation et sa mort. Et cette œuvre aussi il la poursuit, et jusqu'à la fin des siècles, non seulement par le saint sacrifice de la Messe, mais en tous ses membres souffrants : les malades et les infirmes. S. Paul l'a dit en termes précis : « Je suis plein de joie dans mes souffrances pour vous, et ce qui manque aux souffrances du Christ en ma propre chair, je l'achève pour son corps qui est l'Eglise » (Col., I, 24).

Rencontrant un jour un aveugle-né, les apôtres avaient demandé à Jésus : « Est-ce que cet homme a péché ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? » et Jésus de répondre : « ni lui, ni ses parents n'ont péché, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui » (Jean, IX, 2, 3). Ainsi la souffrance corporelle n'est ni un châtiment ni une aveugle fatalité ; c'est un choix de Dieu, c'est une vocation, un appel à entrer plus intimement dans l'œuvre de la Rédemtion.

Toutefois l'humaine nature est faible, Jésus sait bien qu'on ne peut lui demander beaucoup, que la révolte est toujours possible si l'épreuve dépasse les forces, et que ce qui est grâce pourrait devenir pierre d'achoppement si Dieu n'aidait celui qui souffre ; aussi bien souvent la souffrance est passagère, ou bien elle connaît des répits, ou encore elle admet des soulagements temporaires ; hors de là et si elle dure, des forces spirituelles appropriées, des grâces d'état seront accordées au malade, surtout s'il prie avec confiance. Et voilà qui explique à la fois et la prédilection de Jésus pour les malades et son empressement à les soulager.

III

Je disais tout-à-l'heure que l'Eglise continue le Christ ; aujourd'hui qu'il est remonté vers son Père, elle a hérité de son amour, de sa bonté au service des malheureux et depuis dix-neuf siècles elle n'a pas failli à sa mission ; malades, infirmes, vieillards abandonnés ont bénéficié par millions de soins dévoués et maternels ; elle a si bien tracé le chemin qu'elle a été suivie par des institutions charitables et sociales aptes à soulager la misère humaine ; et cependant immense encore reste le champ de son dévouement nécessaire et apprécié.

Mais en dehors des groupements (hôpitaux, orphelinats, hospices), les malades isolés dans les paroisses trouvent habituellement des frères et des sœurs chrétiennement dévoués à leur service ; et aussi, pour leur réconfort moral, un prêtre, représentant de Jésus lui aussi.

Et pour que son ministère soit plus efficace, un sacrement lui a été confié, par Jésus, à l'usage des malades. « Quelqu'un parmi vous est-il malade ? dit S. Jacques, qu'il appelle les prêtres de l'Eglise, et que ceux-ci prient pour lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur. Et la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le rétablira, et s'il a commis des péchés ils lui seront pardonnés » (v. 14-15).

Un sacrement pour les malades, quelle tendre attention de Jésus pour tous ceux qui souffrent ! Nous verrons bientôt dans quelles conditions il peut et doit être administré, nous dirons qu'il faut pour le recevoir un réel danger de mort, c'est donc un secours pour les cas graves ; mais reconnaissons au passage la prévoyance et la bonté du Maître qui a prévu et préparé pour ces heures graves de notre existence humaine une source (le signe sacré est cela) de grâces appropriées et bienfaisantes.

Carrefour et croisée des chemins où l'âme hésite, tremble, est tiraillée de côté et d'autre, heure de grâce (la souffrance acceptée est rédemptrice), mais aussi heure de ténèbres (le démon peut tenter ses dernières chances) ; et voici un sacrement pour apporter la lumière, pour incliner doucement l'âme à accepter de toute façon la volonté de Dieu ; un sacrement pour apaiser par un tout spécial pardon les craintes du pécheur, pour fortifier en face des luttes à soutenir ; un sacrement pour aider enfin l'effet des remèdes et rendre la santé au malade et le malade à ses occupations si telle est la volonté de Dieu.

* *

Maintes fois l'Evangile nous signale que ceux qui touchaient avec foi la frange du manteau de Jésus étaient guéris. Rappelons-nous qu'un sacrement est un acte de Jésus, le prêtre qui le donne étant un prolongement de l'humanité du Christ ; Jésus touche donc le malade par « la sainte onction » comme dit le *Directoire* en reprenant les termes de l'encyclique *Mediator Dei ;* que ne peut-on attendre alors de ce sacrement s'il est reçu en pleine connaissance, avec des sentiments de foi profonde et de sincère piété ?

POUR LE 11 NOVEMBRE

LA FIDÉLITÉ A NOS MORTS

Parmi tous les devoirs envers ceux qui ont donné leur vie pour la patrie : souvenir, prière.... parlons aujourd'hui de la **fidélité.**

« Fidèle », le mot signifie : « celui qui garde sa foi ». Ici : foi dans la vie éternelle, dans la valeur de la prière, dans la nécessité de continuer la tâche interrompue avec le même esprit de dévouement et la même générosité de sacrifice.

Devant le tombeau de son ami Lazare, N.-S. pleure, mais il ne s'en tient pas là ; il rend effectif son amour et ressuscite Lazare. Pour nous, il s'agit de poursuivre une œuvre, d'entendre une leçon et d'engager notre vie pour transmettre et accroître les valeurs reçues. « Vos morts vivront ; ...réveillez-vous et chantez, vous qui êtes couchés dans la poussière, car votre rosée, Seigneur, est une rosée de lumière... » (Isaïe, XVI, 19-20).

I. — *Nos morts sont vivants*

Jadis, toute une littérature exaltait la bienfaisance du culte des morts. M. de Voguë publiait

« **Les morts qui parlent** » ; Barrès ralliait la jeunesse en lui montrant, dans ses morts, les gardiens de la cité. Même le théâtre s'en mêlait : « ...Allons, sors du cimetière, jette-toi dans les hommes, heureux, fort, doux, confiant. Va, tu n'es pas seul... Nos âmes portent la tienne » [1].

Il est bien vrai que nous sommes des héritiers ; nous vivons de ce qui nous a été transmis, encore plus dans l'ordre des valeurs morales que dans celui des qualités physiques ou des richesses matérielles. Mais cette survie de nos morts ne serait rien pour eux... Ils vivent vraiment, dans cet au-delà qui n'est pas une fin, mais l'épanouissement de l'existence définitive ; devant Dieu, ils sont présents. Heureux nous l'espérons ; ou attendant le secours de notre prière... Ils ont porté leur croix, à la suite du Christ ; et lui, le premier des martyrs, il désire les prendre avec lui dans son Royaume de bonheur et de paix. S'ils jouissent de son amour, pour eux il n'est plus de larmes ni de souffrances !

Et c'est là que nous les retrouverons...

II. — *Nos morts nous parlent*

Ce mot n'est pas une simple figure littéraire. S. Paul montre à ses chrétiens Abel tué en haine de Dieu, et il ajoute : « Mort, il nous parle encore » (Heb., XI, 4). Il parlait par son exemple, par l'intrépidité de sa foi.

Et nos morts ? Pour accomplir leur devoir, ils ont tout donné. Obscurément peut-être, ou dans l'ardeur d'une lutte épique ; peu importe, ils ont fourni la plus grande preuve d'amour : « donner sa vie pour ceux que l'on aime ». Ils n'ont pas regardé en arrière ; ils ont su aller jusqu'au bout... « Quand on n'a pas tout donné, on n'a rien donné ! »

Quelle leçon pour nous ! Avons-nous le même esprit de sacrifice dans l'amour de nos frères ? Sommes-nous disposés à rejeter tout égoïsme, toute recherche du plaisir aux dépens du devoir ? La tâche quotidienne, modeste ou plus importante, nous voit-elle apporter la même attention scrupuleuse ?

Tout se tient, dans la vie personnelle, devant Dieu. La moindre fidélité aux exigences de Dieu sur nous est la seule réponse valable d'une vie. Et dans la vie sociale, tout se tient encore. Comme dans la lutte, la volonté de tenir et de vaincre du plus petit groupe de combat est nécessaire à l'évolution générale de la bataille, de même dans le développement harmonieux de la société, l'effort décidé de chacun, à sa place, est nécessaire, indispensable. Grain de sable, ou pierre taillée mise en évidence, tout est nécessaire à la construction.

Nos soldats l'ont compris ; leur mort nous le rappelle. Ils ont été fidèles jusqu'au bout : et c'est la fidélité qu'ils nous demandent.

III. — *Leur œuvre doit être continuée*

« Seigneur, donnez-moi aussi le courage, — et la force et la foi, — car vous êtes seul à donner — ce qu'on ne peut obtenir que de soi ». Ainsi priait un parachutiste français tombé en Lybie. Avant lui, Psichari implorait N.-D. : « Donnez-nous donc, ô Vierge prudente, l'humilité premièrement, afin que nous gardions, toute notre vie, l'obéissance paisible de la bienheureuse fidélité ; que nous préférions toujours la volonté de Dieu à la nôtre... »

Partout c'est le même appel : courage, force, obéissance, humilité. Et toutes ces vertus, venant de Dieu, dans un cœur prêt à les recevoir et à les mettre en pratique : « ce qu'on ne peut obtenir que de soi ». Aujourd'hui, pour que « France et chrétienté continuent », il faut des âmes humbles, prêtes à s'oublier et à servir ;

— des âmes fortes, que l'adversité ne peut abattre définitivement, car elles s'appuyent sur la force du Christ ;

— des âmes obéissantes, fidèles à leur devoir personnel, à toutes les exigences des vertus familiales, aux obligations de la vie civique, de la charité et de la justice, et aux appels de l'amour de Dieu.

Si elles se rencontrent nombreuses, il est impossible que, soutenues par la grâce divine, elles n'accomplissent pas une œuvre féconde. Dans l'ordre de la paix, de la construction toujours plus poussée d'une société devenue meilleure, se réalisera la parole de Ste Jeanne d'Arc : « Les hommes d'armes batailleront, ...et Dieu donnera la victoire ».

* *

« Votre rosée, Seigneur, est une rosée de lumière ! » Répandez-la abondante, sur les âmes de nos chers morts. Faites-les tous entrer dans la lumière et la joie de votre Royaume.

Répandez-la aussi sur nos âmes ; donnez-leur la lumière pour qu'elles voient le devoir que vous leur tracez ; donnez-leur l'énergie qui fécondera leurs résolutions. Et qu'ainsi, tous, nous nous établissions dans la justice et dans la paix, pour mériter de vous voir, tous ensemble, dans votre paix éternelle. **Amen.**

[1] H. Lavedan, cité dans *la Croix* du 28-XI-1912.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

Sixième et neuvième commandements de Dieu

IV

COMMENT PRÉSERVER ET GARDER LA CHASTETÉ ?

Que de fois n'avons-nous pas entendu cette affirmation : Impossible de rester chaste ! La chasteté est contre nature, et elle ne peut être le fait que d'une minorité en marge des lois providentielles qui veillent à la propagation du genre humain. Devant une affirmation en laquelle une vérité partielle se mélange à une erreur foncière, il importe de rétablir la vérité totale. La chasteté n'est point contraire aux lois de la Providence ; elle est possible et Dieu donne à l'homme appelé à demeurer chaste les moyens d'être fidèle à cette vocation.

I. — *La chasteté n'est pas contraire aux lois de la Providence*

Dès le paradis terrestre, Dieu a dit au premier couple humain : « Croissez et multipliez-vous » (Gen., I, 28). Cette loi du mariage, principe de la propagation du genre humain, Dieu l'a maintenue même après la chute originelle, et Jésus-Christ a élevé le mariage à la dignité de sacrement. S. Paul, tout en proclamant la supériorité de la virginité sur le mariage, n'hésite pas cependant à comparer l'union conjugale à l'union du Christ et de l'Eglise. L'usage du mariage est donc chose bonne et bénie de Dieu. Sans doute, la chas-

teté impose certaines lois aux époux et nous devrons en parler dans notre prochain entretien. Néanmoins, tout en respectant la loi sainte du mariage, il faut affirmer, pour les célibataires, une loi plus absolue de la chasteté ; et c'est de cette chasteté, qui s'impose d'une façon plus complète, que nous devons affirmer qu'elle est possible à tous ceux qui y sont appelés.

II. — *La chasteté est possible aux célibataires*

Nous pourrions en appeler au témoignage de médecins compétents ; mais parce que tout témoignage humain peut être discuté, il sera préférable de porter nos considérations vers un ordre plus élevé : l'ordre divin.

D'une part, il n'est point douteux que toute infraction à la chasteté va contre la loi divine, naturelle et positive. A plusieurs reprises S. Paul exclut du royaume de Dieu ceux qui se livrent à l'impureté (Gal., v, 19-21 ; Eph., v, 5 ; Cor., vi, 9 sq.), et il demande même aux chrétiens « que la fornication et toute impureté ne soit pas même nommée parmi eux » (Eph., v, 3).

D'autre part, il est certain que Dieu ne commande rien d'impossible. Au début du XVIe siècle, Luther, pour justifier les faiblesses de la chair prétend qu'il est impossible d'observer les préceptes divins. Et le concile de Trente, organe infaillible de la vérité, lui réplique en déclarant avec force « que Dieu ne commande pas de choses impossibles, mais en commandant, qu'il avertit l'homme de faire ce qui est en son pouvoir, et de demander ce qui dépasse ce pouvoir, Dieu accordant le pouvoir nécessaire » (Sess. vi, « *De justificatione* », ch. 11). Et le can. 21 déclare anathème à « quiconque dit que les préceptes de Dieu sont impossibles à observer pour l'homme même justifié et constitué en grâce ».

Sans doute, il est impossible, dans cette vie mortelle, même aux plus justes, de ne pas tomber parfois dans des péchés légers ; mais ces péchés véniels ne les empêche pas de demeurer justes et de progresser dans la grâce ; car « Dieu n'abandonne pas ceux qu'il a une fois justifiés, à moins d'être auparavant par eux abandonnés ».

III. — *Dieu leur en donne les moyens*

La chasteté est possible : mais à ceux qui veulent bien, aidés de la grâce divine, en prendre les moyens naturels et surnaturels.

Le moyen fondamental est tout d'abord *l'humilité*. On constate ordinairement, en effet, que l'impureté est la rançon des âmes orgueilleuses : Dieu punit ainsi par des fautes honteuses de la chair les péchés de l'esprit. Le moyen fondamental pour entretenir la vertu de chasteté est donc de pratiquer l'humilité.

L'étude du développement des vertus dans l'âme montre que le principe de ce développement est, au point de vue *naturel*, la pratique des actes plus fréquents et plus intenses ; au point de vue *surnaturel*, la prière, les œuvres méritoires, la réception fructueuse des sacrements.

Loin de multiplier les difficultés en multipliant les chutes, on s'efforcera donc au contraire de multiplier la pratique des actes de *mortification* et de *renoncement*. En mortifiant les appétits d'ordre sensuel, on s'habitue à leur résister victorieusement et à rendre la pratique de la vertu facile. Le *travail* est un excellent dérivatif aux tentations ; en travaillant on perd de vue les mauvaises pensées et les mauvais désirs se dissipent d'eux-mêmes.

Mais il ne faut pas oublier que sans la grâce divine, tous ces moyens humains seraient encore inefficaces. La *prière*, le *sentiment de la présence de Dieu* seront d'une très grande utilité. Trois moyens surtout sont d'une efficacité incomparable pour aider à la pratique de la chasteté :

la *confession fréquente* jointe à l'absolution communique à l'âme une grâce sacramentelle spéciale dirigée contre l'attrait du péché ;

la *communion fréquente et fervente* exerce ici tout particulièrement son action bienfaisante ; les Pères de l'Eglise l'ont souvent constaté ; l'expérience l'a confirmé et S. Thomas, accueillant cette affirmation, en justifie la vérité par l'influence indirecte de la charité sur le corps et par l'apaisement des attraits vers le mal.

enfin, une *dévotion toute particulière* et une *confiance* absolue en la Vierge Marie. Mère très pure, sa puissante intercession obtiendra à ses enfants la grâce de la pureté.

* *

Il importe de méditer fréquemment ces vérités : si nous en étions bien imprégnés, nous serions moins hésitants, moins ballottés entre le bien et le mal ; notre défiance des dangers serait plus vive, notre confiance en Dieu, plus totale ; notre victoire, plus certaine.

NOTES PASTORALES

LA SPIRITUALITÉ DES LAÏCS

Les fidèles fervents se rendent compte de la difficulté qu'il y a à vivre en bon chrétien dans notre société laïcisée. Pour y parvenir ils ont appelé les théologiens à leur secours. Ceux-ci ont jeté les premières ébauches d'une « spiritualité des laïcs » et avouent qu'ils sont encore loin d'avoir trouvé une solution satisfaisante.

Sans entrer dans le détail de leurs efforts — il y faudrait de nombreux articles, — nous allons situer le problème dans son contexte historique, rappeler au moins quelques principes et suggérer quelques conseils pratiques.

I. — *La vie spirituelle au Moyen Age*

La question de la spiritualité des laïcs ne se posait guère au Moyen Age. L'ambiance était alors saturée de christianisme. Tout était chrétien jusqu'aux moëlles. Non pas, hélas ! que la conduite morale fût alors irréprochable : à certaines époques elle ne valait peut-être guère mieux qu'au-

jourd'hui. Mais du moins la foi était universellement répandue, à peine mise en doute par de rares sceptiques sans grande influence, et elle pénétrait toutes les institutions.

Le gouvernement était profondément catholique. Si par hasard un roi, tel que Henri IV au XIe siècle ou Frédéric II au XIIIe, luttait contre le Pape, il ne tardait pas à être rejeté de la société comme un pestiféré.

Les lois étaient chrétiennes, ou du moins leur christianisme, sous l'action de l'Eglise, tendait à s'implanter de plus en plus et à expulser définitivement les restes de paganisme hérités des Romains ou introduits par les Germains. La vie politique, nationale et internationale, était généralement inspirée du christianisme. Dans les cas graves, les évêques ou les papes intervenaient eux-mêmes. C'est ainsi que l'Eglise eut une influence bienfaisante indiscutable pour adoucir les horreurs de la guerre.

Les cadres sociaux étaient inspirés par la religion. Les corporations, qui englobaient nécessairement tous les artisans, avaient des règlements imprégnés de christianisme : elles avaient toutes un saint pour patron, et les saints, si universellement honorés au Moyen Age, avaient un rôle tutélaire et une importance affective incroyable sur la masse des fidèles.

Les églises, monastères, chapelles, étaient beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui ; les vocations religieuses, d'hommes et de femmes, foisonnaient. Les fêtes chômées étaient notablement plus fréquentes, à tel point que, beaucoup plus tard, La Fontaine se fera l'écho de plaintes à ce sujet dans une de ses fables. Et les dimanches et jours de fêtes comportaient pour tous, ou peu s'en faut, l'assistance à la messe et autres offices paroissiaux. La société entière était pénétrée d'une atmosphère de foi et de piété.

Et rien ne venait distraire les fidèles de cette attention. Ou plus exactement leurs **distractions elles-mêmes** étaient sanctifiées : les offices religieux étaient la grande attraction de la paroisse ; et quand on réclama quelque chose de plus populaire, on intégra longtemps le théâtre et les chants à la vie ou du moins au lieu liturgique. C'est ce qui explique, pour le dire en passant, l'excommunication portée à la fin du Moyen Age contre les comédiens : l'Eglise, voyant ceux-ci s'émanciper de sa tutelle, les considéra un peu comme des schismatiques. Elle aurait voulu que les divertissements des fidèles ne se laïcisent pas, mais demeurent toujours liés à la liturgie, ne fût-ce que par un lien assez lâche.

Nous avons peine à concevoir une vie aussi pénétrée de religion. Vous vous demandez comment elle pouvait contenter les fidèles. Hé bien, si quelques-uns d'entre vous ont connu les chrétientés ferventes d'Extrême-Orient ou d'Afrique, ils ont pu y admirer quelque chose de semblable : une foule très simple, très fervente, faisant ses délices des offices religieux dans des édifices toujours trop étroits, et se divertissant ensuite d'une manière très saine.

D'ailleurs les activités sociales étaient elles-mêmes facilement orientées vers Dieu. La plupart des gens vivaient **à la campagne.** Les cultivateurs, qui étaient le plus grand nombre, trouvaient dans leurs occupations le moyen de penser à Dieu, et les artisans étaient loin d'avoir une vie aussi abrutissante que celle que l'on mène dans beaucoup d'usines. De nombreux problèmes actuels (famille, logement) ne se posaient pas avec la même acuité.

Enfin les esprits n'étaient pas distraits et tiraillés de tous côtés comme ils le sont aujourd'hui par les imprimés, la radio, le cinéma, la politique, etc. La plupart des hommes étaient illettrés et n'avaient de connaissances que celles qu'ils trouvaient à l'église de leur paroisse.

Dans ces conditions, il est clair que tout contribuait à aider le fidèle à s'élever à Dieu.

II. — *La crise de la Renaissance*

Cet état de choses se modifia sensiblement à la Renaissance. Il y eut alors une résurrection du vieux paganisme qui envahit les classes aisées et contamina aussi la masse des fidèles. Le protestantisme contribua, sans l'avoir cherché, à cette émancipation. L'unité d'atmosphère du Moyen Age était rompue : la société devenait de plus en plus laïque, et il fallait trouver de nouveaux moyens de soutenir la piété des fidèles.

Il y en eut deux principaux : la fondation des clercs réguliers et la création d'une spiritualité pour les hommes du monde.

La FONDATION DES CLERCS REGULIERS s'explique de la manière suivante :

Il y avait eu jusqu'alors deux sortes de clergé ; le clergé séculier, constitué par les évêques aidés de leurs curés, et le clergé régulier, comprenant les religieux, cloîtrés et apostoliques. Or les curés étaient tombés à un tel degré d'ignorance et parfois d'inconduite qu'ils n'étaient plus à la hauteur de leur tâche, et les religieux ne s'occupaient pas assez du peuple, occupés qu'ils étaient par leur vie conventuelle ou leur apostolat urbain.

L'idée des réformateurs catholiques du XVIe siècle fut de fonder des congrégations de prêtres qui, tout en étant vraiment des religieux, se mêleraient à la foule des chrétiens et seraient à la fois une aide et un modèle pour les pasteurs défaillants. De là naquirent notamment les Jésuites, les Théatins, les Somasques et les Barnabites. C'étaient des troupes de choc, destinées à aller de l'avant.

Mais l'action oratoire dans les missions et retraites ne suffisait pas. Il fallait, au moyen de l'imprimerie récemment découverte, répandre des PROCEDES DE SANCTIFICATION ADAPTES AUX FIDELES VIVANT DANS LE MONDE.

Jusqu'alors la tendance universelle avait été de considérer que la sainteté de vie ne se trouvait que hors de la vie mondaine, dans les cloîtres. Tendance très ancienne : dès le IVe siècle, les chrétiens orientaux qui voulaient fuir le paganisme avaient envahi les déserts. Au XVIe, il semble à juste titre bien préférable de conseiller aux fidèles de rester dans le monde et de le sanctifier en se sanctifiant eux-mêmes.

Le principal artisan de cette réforme fut saint François de Sales, qui ne fit d'ailleurs que mettre son cachet génial au mouvement élaboré par les clercs réguliers et les auteurs espagnols, Carmes, Dominicains et Franciscains.

Le caractère essentiel de cette spiritualité pour laïcs consiste à mettre **l'accent sur la mortification intérieure et sur la charité théologale.**

Mais comment alimenter cette vie intérieure ? S. François de Sales est catégorique : il faut **transposer dans la vie du laïc les exercices du religieux cloîtré :** oraison, examen de conscience, lecture spirituelle, etc. :

« Il faut, dit-il, savoir passer de l'oraison à toutes sortes d'action... Je veux dire, un avocat doit savoir passer de l'action à la plaidoirie ; le marchand au

trafic ; la femme mariée au devoir de son mariage et au tracas de son ménage »[1].

Dans le même sens, S. Charles Borromée disait :

« La prière est dans l'ordre surnaturel ce que la parole est dans l'ordre naturel. Un homme qui ne prie pas est comme un animal qui ne parle pas. Il n'est rien que le démon redoute plus que la prière, et ce qu'il cherche le plus à détruire dans les âmes, c'est l'esprit d'oraison »[2].

Et ne croyons pas que ce programme soit réservé aux oisifs, libres de leur temps. L'évêque de Genève proteste vivement :

« C'est une erreur, et même une hérésie, de vouloir bannir la vie dévote de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du ménage des gens mariés »[3].

Pratiquement, dans quel sens et dans quelles limites devra s'exercer cette vie chrétienne ? Il faudra surtout veiller à la perfection des **relations sociales,** et faire passer avant tout le **devoir d'état.** S. François insiste sur ces deux points. C'est ainsi qu'il écrit à la Présidente Brulard en 1604 :

« Vous ne devez pas seulement être dévote et aimer la dévotion, mais vous la devez rendre aimable à un chacun. Or vous la rendrez aimable si vous la rendez utile et agréable. Les malades aimeront votre dévotion s'ils en sont charitablement consolés ; votre famille, si elle vous reconnaît plus soigneuse de son bien, plus douce aux occurrences des affaires, plus aimable à reprendre, et ainsi du reste ; monsieur votre mari, s'il voit que, à mesure que votre dévotion croît, vous êtes plus cordiale en son endroit et plus suave en l'affection que vous lui portez, etc... Bref, il faut, tant qu'il est possible, rendre notre dévotion attrayante »[4].

III. — *La crise moderne*

La laïcisation de la société et la **paganisation des mœurs** sont, comme chacun sait, beaucoup plus accentuées à notre époque qu'à la Renaissance. Quand un Parisien sort d'une église et qu'il se mêle à la foule, ou quand il regagne son usine, son atelier, ou son poste administratif, il ne peut s'empêcher de saisir le contraste hurlant entre l'idéal de lumière et d'amour qu'il a entrevu au cours des cérémonies religieuses et la réalité sans âme qu'il coudoie dans la vie quotidienne. Il rencontre partout l'inverse de ce que trouvait son ancêtre du Moyen Age : autant, alors, tout portait à la foi, autant, aujourd'hui, tout respire le matérialisme. Les païens de la décadence romaine avaient au moins un vernis de religion : ceux du XX[e] siècle ne l'ont même plus.

Et cependant le christianisme est aussi exigeant maintenant que voilà mil huit cents ans. Il ne tolère pas qu'on soit dévot à l'église et neutre à l'école ou dans la rue : il veut qu'on vive de la foi aussi bien hors de l'église qu'à l'intérieur.

Comment aboutir à ce résultat ? Comment avoir des sentiments chrétiens quand tout l'entourage a des réflexes païens ? Puisque l'Eglise doit s'adapter à toutes les variations historiques, ne doit-elle pas donner à ses fils des moyens de **sanctification** et **d'apostolat** qui conviennent à notre époque ?

Autrement dit, ne doit-elle pas, 1° leur indiquer le moyen de **se sanctifier** par le travail quotidien, même si la vie d'oraison et le recours aux sacrements leur sont devenus très difficiles ? et 2° étant donné l'urgence de **l'apostolat** à notre époque et la nécessité d'une justice sociale favorable à la vie chrétienne, ne convient-il pas qu'elle relâche un peu ses exigences relatives à la vie intérieure ?

IV. — *Suggestions diverses*

Ces conjonctures ont donné lieu à diverses suggestions que nous allons exposer.

1. — **Concernant les moyens de sanctification.** En face d'une situation sociale et économique entièrement nouvelle, plusieurs n'hésitent pas à « reconsidérer » le problème à fond, et à proposer des solutions complètement neuves.

A. — Certains tâchent d'élaborer une THEOLOGIE DU TRAVAIL. Prenant acte de la nécessité d'un labeur quotidien écrasant pour la plupart des hommes de notre temps, ils s'efforcent de trouver dans ce travail même le moyen de se sanctifier.

Ce travail interdit-il de vaquer à l'oraison ? Peu importe, expliquent-ils : la prééminence traditionnelle de l'oraison dans la vie du chrétien est due à des influences non essentielles au christianisme : celles de Platon et de S. Augustin. Ces penseurs avaient tendance à dissocier l'âme et le corps, à dresser l'âme contre le corps, à mépriser tout ce qui est matériel, et à faire consister la vie supérieure dans une contemplation plus conforme à la nature angélique qu'à la nature humaine.

Aristote et S. Thomas au contraire, estimaient à leur valeur le corps et l'activité sensible. C'est à leur suite qu'il faut s'engager pour revaloriser le travail et en faire non plus un châtiment, ni un simple gagne-pain, ni même un moyen égoïste de se sanctifier, mais une fin en soi, quoique fin secondaire, subordonnée naturellement à la fin dernière.

B. — D'autres envisagent une MODIFICATION PROFONDE DES METHODES D'ORAISON. Puisque les conditions de vie et le surmenage interdisent l'oraison traditionnelle et la lente ascension de l'âme aux sommets de la contemplation mystique, ils proposent de brûler les étapes, et d'arriver à la contemplation par la simple prière d'impuissance, de distraction et de désir.

Tel est l'enseignement du P. Voillaume à ses « Petits Frères » dans un chapitre qu'il intitule « la prière des pauvres gens » :

« La méditation, dit-il, n'est pas un moyen indispensable pour parvenir à la prière authentique. « La prière n'est-elle pas au-delà de la réflexion ? Les pauvres ne peuvent pas méditer. Ils n'ont pas la tête à cela, ils n'ont pas la culture requise, ils ne connaissent pas le mécanisme de la méditation ou bien ils sont trop fatigués. Partageant la vie des travailleurs, vous devrez aussi partager leur manière de prier. Vous n'avez pas non plus la tête à méditer lorsque vous rentrez de l'usine, etc. »

« Mais vous pourrez, à force de courage persévérant, par des actes, simples et dépouillés, de foi et d'amour, vous mettre là, devant Dieu, et l'attendre, en lui ouvrant le fond de votre être tel qu'il est... ». Vous exprimerez à Dieu votre désir ; et vous serez tellement harassés que ce sera « à peine une prière », semble-t-il. Mais Dieu peut s'en servir comme d'un moyen privilégié pour en faire une purification authentique des sens et de l'intelligence, et vous conduire à l'union divine ».

« Ce sera une union « très authentique », un « raccourci menant à l'union dans la foi ». On ne croit pas assez cela, et c'est pourquoi on n'arrive pas à s'habituer à l'idée d'une oraison informe ».

[1] Cf. Pourrat, *Spiritualité chrétienne*, t. III, p. 429, n. 3.
[2] *Ib.*, p. 393.
[3] *Intr. à la vie dévote*, 1re part., ch. 3. Cf. *ib.*, p. 419, n. 3.
[4] *Ib.*, p. 436.

« Cette oraison ne ressemblera pas à la prière traditionnelle des moines dans leur couvent. Aussi, « pour le grand nombre d'entre nous, il ne passera pas habituellement par la méditation. Ou s'il y passe, ce sera une courte étape. Nous serons bien vite contraints d'aborder l'obscur sentier de l'absence de sentiments, de consolations, de représentations avec tout ce que cela comporte de sécheresses involontaires et de vide intérieur. Par notre persévérance humble, mais pleine du désir de l'Amour, nous solliciterons de Dieu qu'il intervienne pour transformer tout cela en purification de la foi ».

« Telle est notre méthode d'oraison. Il ne nous faut donc pas subir notre vie de fatigue et de travail comme une condition inférieure et défavorable, mais l'embrasser résolument comme un moyen privilégié de purification, d'introduction pour nous, si Dieu le veut, au don gratuit de l'union divine. Ayons le désir d'aller tout droit vers une oraison douloureuse de foi »[5].

2. — **Concernant les rapports de la contemplation et de l'action.**

Au **XIX**e siècle la piété avait souvent une allure trop personnelle. On pensait à faire son salut et on ne s'inquiétait pas assez du prochain. Les progrès insensés du communisme ont réveillé les personnes de bonne volonté et leur ont fait comprendre l'urgence d'une action charitable dans le domaine social.

Est-ce que ce devoir charitable, tout en étant subordonné en principe à la vie intérieure, n'exige pas une refonte de nos conceptions traditionnelles en spiritualité ?

Un de nos lecteurs, curé d'une paroisse de ville, nous écrivait récemment :

« Nous sommes en train de lire en ce moment, dans nos réunions de St-Vincent de Paul, un livre très substantiel qui a fait beaucoup de bien en son temps et qu'il est toujours utile de relire, mais qui ne me paraît pas très actuel parce qu'il me semble dépassé par l'organisation présente de l'apostolat dans l'Eglise. Il s'agit de « *L'Ame de tout Apostolat* » de Dom Chautard. L'*Ami* a je crois déjà signalé en son temps la réédition de ce livre de fond qui, remanié, pourrait servir encore de guide d'apostolat. Je serais cependant reconnaissant à l'*Ami* de nous dire, à mon groupe d'hommes et à moi-même :

1° Dans quelles *perspectives nouvelles doit-on lire ce livre ?* L'organisation de l'Action Catholique, autant générale que spécialisée, a sans aucun doute apporté dans la vie et l'action des catholiques des éléments de sanctification dont ils ne disposaient pas à la parution de ce livre, pour éviter des dangers certains d'activisme préjudiciables à la vie intérieure qu'il faut avant tout sauvegarder dans le grand travail de l'apostolat.

2° N'est-il pas plus opportun à l'heure actuelle où les catholiques ont plus besoin d'être stimulés que freinés, de lire des livres à la fois plus éclairants et plus dynamiques sur leurs responsabilités dans les différents milieux de vie — et en particulier, puisqu'il s'agit de confrères de St-Vincent de Paul, « spécialistes de la charité », sur le grand *devoir de la charité sociale*. Nos paroissiens sont si mal renseignés sur ce point. Je suis en particulier effrayé de constater à la fois l'indifférence et l'ignorance en matière sociale chez des hommes qui veulent travailler de tout leur cœur à la gloire de Dieu et au salut des âmes ».

Allant plus loin que notre correspondant, certains apôtres de l'Action Catholique **voient d'un mauvais œil le retour à la liturgie, à la Bible, à la vie intérieure,** aux retraites spirituelles, et taxent ce mouvement de réactionnaire et de rétrograde : l'heure est à l'action et non à la contemplation !

[5] *Au cœur des Masses,* p. 107-109.

V. — *Appréciation*

Que penser de ces suggestions, choisies entre beaucoup d'autres moins importantes ?

1. — Les efforts réalisés pour élaborer une **théologie du travail** n'ont pas été vains. Les théologiens ont raison de nous montrer dans le travail son rôle de collaboration à l'action créatrice de Dieu, sa participation à l'évolution du monde, son caractère bienfaisant en de multiples domaines : équilibre humain, sanctification personnelle, union sociale, apostolat, etc. Cette vue est autrement exacte et exhaustive que certaines autres qui relèvent davantage du manichéisme que d'une « théologie de l'incarnation ».

Est-ce à dire que cette revalorisation du travail, même quand elle sera amenée à son achèvement parfait, soit le dernier mot de la spiritualitt des travailleurs chrétiens ? Il ne semble pas.

Tout en se référant à une anthropologie plus réaliste que celle de Platon, c'est-à-dire à l'anthropologie thomiste ou simplement biblique, ainsi que l'a montré récemment M. Tresmontant[6], il reste que l'homme a besoin d'une prière authentique,qui soit son occupation exclusive à certains moments de la journée. La Bible elle-même, malgré son absence de tout dualisme platonicien, est un recueil de prières autant et plus que les œuvres de S. Augustin. La prière s'y trouve partout, depuis la Genèse jusqu'aux derniers livres, sans parler des psaumes, armature du culte public et nourriture des âmes ferventes.

La spiritualisation et la sanctification du travail supposent une orientation de l'intention psychologique et morale qui ne peut se soutenir sans le recours à une prière proprement dite, libre de s'épanouir en dehors des heures de travail.

2. — La **méthode d'oraison** préconisée par le P. Voillaume pour ses « Petits Frères » nous semble aussi appeler quelques réserves.

Nous reconnaissons qu' **en fait,** ce genre d'oraison est souvent le seul possible pour des hommes exténués. Mais peut-on considérer cette situation de fait comme un **état normal,** comme une voie authentique parmi celles qui conduisent à l'union mystique ?

Cela paraît très douteux. Au fond, ce qui est demandé là, compte tenu des lois de la **psychologie** et de l'enseignement de la **spiritualité chrétienne** peut être le fait d'âmes exceptionnelles : on ne peut l'exiger en règle générale.

Ici encore, nous pensons qu'on ne peut assurer une vie d'oraison normale, chez des religieux ou chez des laïcs fervents, que si on réserve chaque jour (en principe) des moments privilégiés à une prière proprement dite, calme, lumineuse et joyeuse dans la mesure où Dieu le permettra.

Sinon il faut s'attendre au découragement, à l'insuccès, et à toutes leurs suites.

3. — Nous reconnaissons avec notre correspondant que **l'âme de tout apostolat** date à certains points de vue.

Au point de vue de la **forme littéraire,** on y trouve des allusions (par exemple à l'américanisme), des exemples vécus, qui rappellent nettement le début de ce siècle et ne sont plus à la page.

On peut trouver aussi que cet ouvrage n'est pas spécialement caractéristique des besoins des Confrères de S. Vincent d ePaul, et cela pour deux raisons : parce que Dom Chautard l'a écrit à l'intention des prêtres et des religieux, qui sont tenus à une plus grande vie intérieure que des laïcs

[6] *Essai sur la Pensée hébraïque.*